

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 20

Artikel: Le meurtre
Autor: M.-E.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Se són tzi lo vezin, ne vignon pà por no; cé por lé zarico. Nossé pa pouaire; savon prau que yé segni la petetion : *que su on tot bon patriote.*

ANNE-MARIE.

O cin nai fa rin; von tzi lé patriote, tot comin tzi lé zôtro.

DANIEL FANTIN.

Ye fon don a ce pi que la grailâ, que tzi dessu lé crouyô è dessu lé bon.

ANNE-MARIE (*soupirant*).

Eh, mon Dieu ! ètè possiblo din stû mondo ! — dion que son à la décrêchon.

DANIEL FANTIN.

Dion la veretâ dû que fon to a décrêtré.

ANNE-MARIE.

Son zolâ au tzaté; non trovâ nion qué lo coché; lai yon prai dozé sâ d'aveinâ; lai yon bailli ne sé guéro dé coû per la titâ; l'on fé à sagni per to. Lo signeu qué à la vella a cuedi écriré nà létra au générâ; que n'étaï pa on refratâro, que n'avai rin segni de brouillier, que létai por lé cincé dû que nin dai min lù, et que to lo veladzo lai in dai; lo générâ na rin voilliâ acuta, la pire de au vôlet dé tzambrâ quavai apôrtâ la létra, que faillai deré à monsieu que lai baillivé bin lo bon vépro è que voillion bin bairé à sa santâ; è pui sé son buétâ ne sé guéro à trabliâ. Yo fon lé nà viâ quon lè zoû bramâ du tzi no : la Djeanâton que baillé à medzi ai pudzenâ d'au tzaté a étaï d'obliedzi dé le menu vaire lé pudzenâ è lé pindzon, yo lo to tiâ, lon fê on sacadzo, ô mon Dieu ! on ne sa que sé déré. Lon fé a chautâ la saraillie de la cavâ, bai von, fon na viâ dé mêtzance.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Ah, lé baugro ! se yété pire lé en faré bin atan qué leur.

SCÈNE XI

Les précédents acteurs. Toinon, âgé de 14 à 15 ans, fils de Piouta.

TOINON.

Père ?

FRANÇOIS-Louis PIOUTA (*se relevant de terre où il était tombé*).

Vinte a ce bin mé ronnâ té ?

TOINON (*il rit*).

Nâ...

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Vaultâ baire on véro dé vin por té férâ foi. (*Toinon prend son verre et boit*). Toinon. Yô sonte sljau mobile ?

TOINON (*après avoir bu*).

Crayo que sin von.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Lia te gran tin que lai son ?

TOINON.

Dû que vo zité saillai stu bon matin; finnament que vo zira fro d'au veladzo, que yé dza oyû lo taborin; ne savé pas cin que ciré : su quedi alla dessu lo mòti, è lé zé vu que vegnivon avon lo tzemin dai Craisetté. Astou que son arrevâ sé son buétâ à corré din lé mésion, yo lon prai to cin que lon pû impuégny. Lé féné bramâvon ; leur trézon lau sabro : voitivón per to, dézo lé gli; dézo lé trabié, au saire to, au gardarobâ; prengnon lo pan, lo fremadzo, lé zabi, lé tzemisé. Non rin laissi à nion.

FRANÇOIS-Louis PIOUTA.

Ah, lé baugro ! mon te prai ma cazâcâ dé medzelannâ, quétaï décotû la poirtâ ?

TOINON.

O, na; ne son pâ intrâ tzi no. Quan lé zé vû veni, mè, su sondz dé férâ lo redan; yé buéta ma viglie cázâcâ; lé zé roucanna; mon baigli dai coû dé pi au cù; ma cin ne mè fazai rin; fezé adé lo pouro déveron noutrâ poirtâ, è ne

pa zintra porcin que dezé que niajvai rin tzi nô quâ dai piou. (*Il rit et les paysans aussi.*)

DANIEL FANTIN.

Ma fai; lin on prau, nin voglion pa mè.

TOINON.

Lien a yon dé stau compagnon que nô za bin fè à riré. Lé intrâ tzi Jaque à la Cussa; la roilli là fénâ, lé za tû aqueillai défro, è pui sé bueta à robâ to cin que la pù. Ne sé pa comin cin è zâla; létan à la queri me nonkli lô municipâ, è buenadrai dé dzin vegnivon avoûé lù. Lé zinsfan saillivon dé lécolâ. Voiquâ mon estafé qu'avai rimplia sé catzé, è pui l'avai tan buéta dafféré din sé tzocé que ne payai pa sé remuâ. Tantia que l'a volû martzi, et voique latataze de sé tzocé qua rontû; è pui la laissi tzairé na tzemize au père-gran, ène sé guéro dé bâ à lonklie Toubie, è pui na malotû de buro que l'avai catzi din sé tzocé : tû lè zinsfan sé son buetâ à bramâ apré lù : lô sé-buetâ à coré è lé zinsfan apré lù, que criavon : kaka buro, kaka buro; yo stû compagnon avai nà vergognâ, èfeyessai tan que médi payai per le véguié de la Rioûta, per le Rapé totâmon canquâ au boû dé la Fivâ, è pui ne lon pluie revû. (*Tous les paysans rient avec Toinon.*) A çâ mé fô returnâ viâ, orâ que yé bin bu. — Atzivo à tû.

DANIEL FANTIN.

Adieu, tin adrai té tzocé, que l'attatze ne ronté pâ.

TOINON.

Ne fai pa aprianda, né min dé malotta din mé tzocé; to cin qué dedin ne vau pa tzchaire. (*Il sort.*)

Pudeur patriotique.

La belle maison, de construction récente, abritant le « Restaurant lausannois », rue Haldimand, à Lausanne, occupe l'emplacement où se trouvait une construction misérable, qui juraît fort avec l'aspect du reste de la rue. Il y a un demi-siècle déjà, cette bicoque frappa désagréablement les regards des passants. Un étranger la considérait avec étonnement, en 1863.

— Qu'est-ce donc, demanda-t'il à un habitant du quartier, qu'est-ce que cette maison qu'on semble avoir religieusement respectée, malgré la reconstruction de toute la rue ?

N'osant avouer que les propriétaires n'avaient pas voulu s'arranger avec les constructeurs, le Lausannois répondit :

— Ça, c'est la maison qu'habitait J.-J. Rousseau lorsqu'il donnait des leçons de musique à Lausanne.

— Dans ce cas, riposta l'étranger, sa musique n'a pas été favorable à l'harmonie de votre quartier.

L'esprit chinois.

Un Vaudois, qui revient de Chine, nous écrit : « On dit les Français spirituels, et l'on a raison ; mais écoutez les Chinois :

Ils comparent un prodige à une fusée.

Pour peindre une politesse affectée, ils disent que c'est « un bossu qui fait une courbette ».

Ils appellent un homme inoffensif et timide : un « tigre de papier ».

Ils disent d'un vantard : « C'est un rat tombé dans une balance et qui se pèse lui-même. »

A Lausanne, on dit des orgueilleux et des fats qu'ils montent sur le trottoir pour se regarder passer.

Devant le juge :

Le plaignant. — Monsieur le juge, je prends la liberté de vous faire remarquer que mon insulteur vient de nouveau de se servir à mon endroit du mot d'âne.

Le juge. — Qui vous dit qu'il vous visait ? Vous n'êtes pas ici le seul âne.

LE MEURTRE

COMME nous venions de terminer notre partie de piquet, Flambart s'écria :

— A propos, vous savez... chose, le banquier, a cassé sa pipe...

Non !

— Parfaitement ! Rupture d'anévrisme. Le temps de dire : « Ouf ! » Fini, raclé, nettoyé ! C'est effrayant de partir ainsi, sans même pouvoir dire bonsoir à la compagnie...

— Une belle mort, tout de même, exempte de souffrances, interrompit Lambert, l'ingénieur. La mort vraiment terrible est celle qu'on voit venir, la mort avec laquelle on entre en lutte, celle dont on sent l'étreinte inexorable se resserrer peu à peu. J'en parle en connaissance de cause. Je l'ai vue. Ses mains décharnées m'ont frôlé. Je l'ai vue, oui, comme je vous vois là... Et j'ai été lâche, lâche... Je me croyais fort courageux, raisonnable... Et j'ai hurlé d'épouvante...

Lambert se recueillit un instant, puis :

C'est, il y a quelques années, à l'Usine électrique de X. que le drame s'est déroulé. J'étais chez moi, occupé à vérifier des plans. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. On m'appelait de l'Usine pour examiner un interrupteur dont le fonctionnement laissait à désirer. Je pars aussitôt, suivi de mon chien, le brave *Zouzou*, qui, tout heureux de l'au-bâine, gambadait éperdument autour de moi. C'était une belle après-midi de printemps ; arbres en fleurs, nature en fête, allégresse générale, une de ces journées bénies qui vous font trouver la vie belle et désirable.

Arrivé à l'Usine, je confie *Zouzou* au maître et sans plus tarder je descends dans le petit local affecté aux câbles conducteurs de courant, sous le tableau de distribution. Et quel courant ! 13,000 volts ! La foudre emmagasinée dans un espace de quelques mètres carrés ! On sait comment on entre là. On ne sait jamais si l'on en sortira vivant. La moindre imprudence, le moindre geste peuvent avoir des conséquences fatales. Le court-circuit est là, qui vous guette. Toucher aux conducteurs c'est déchaîner le feu céleste, provoquer l'irréversible cataclysme. Les ténèbres sont cruelles aux faiseurs de lumière. Et quand elles prennent leur revanche, malheur à ceux qu'elles ont choisi pour victime...

L'interrupteur, en effet, fonctionnait mal. J'm'efforçai de trouver le diagnostic, quand u joyeux aboi me fit brusquement me retourner. *Zouzou*, mon bon *Zouzou*, échappant à son gardien, bravant la consigne, venait de pénétrer dans le souterrain. Frétilant, quêtant du regard mes caresses, il se rapprochait, inconscient danger.

J'eus aussitôt la vision de l'infâme tragédie qui se préparait.

— Il va se rapprocher encore, pensai-je, n toucher, entrer en contact avec les conducteurs. Nous sommes perdus !

J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour le bête et *Zouzou* était pour moi un ami véritable. Mais en ce moment toute ma tendresse s'était évanoûie, avait fait place à une haine folle, implacable. Oh ! me défaire de cet animal de cette bête malfaisante dont l'affection stupide allait causer ma perte. Je songeai :

— Là-haut, sur la campagne en travail, le soleil déverse sa chaleur et sa joie. L'amour chante dans les cœurs. La nature se réveille, vie reprend ses droits. Toi, tu vas mourir...

Il faut avoir vécu ces instants-là pour en comprendre toute l'horreur. Mourir ! J'étais jeune, vigoureux, plein d'espérance. Et il fallait mourir. Je me représentais les flammes jaillissant soudain de ces câbles inoffensifs en apparence qui recelaient toutes les colères du ciel. Mourir ! Il fallait mourir ! Une révolte me saisit. Tout près, dans la salle aux machines, il y avait ce

pendant des ouvriers, des êtres que je connaissais [bien], qui m'aimaient, qui eussent donné leur vie pour sauver celle de leur ingénieur. Personne ne viendrait-il à mon secours? Personne ne se douterait-il qu'un homme allait misérablement périr?...

Appeler à l'aide? Mais c'était hâter la catastrophe. En m'entendant crier, *Zouzou* ne manquerait pas de se précipiter vers son maître; et, dans la position où je me trouvais, le contact avec les conducteurs devenait inéluctable... Instantanément je fermai les yeux...

Quand je les rouvris, j'aperçus *Zouzou* qui me regardait curieusement, prêt à s'élançer vers moi pour, sans doute, me demander raison de ma froideur et de mon silence... Machinalement je mis la main à ma poche. Tout arrive dans la vie et ce qui m'arriva à ce moment-là est bien la chose la plus extraordinaire...

Un de mes amis m'avait confié la veille la mission de lui acheter un revolver. Et par négligence, j'avais conservé celui-ci dans la poche de mon veston.

Ma main venait de rencontrer l'arme. D'instinct, mes doigts se crispèrent autour de la crosse.

Le revolver était chargé. Je n'ai certes point l'âme sanguinaire, mais, selon les circonstances, l'homme le plus doux devient parfois un meurtrier. Qui donc oserait prétendre pouvoir être toujours maître de son geste?

L'arme que j'avais entre les mains, c'était le salut. Toute hésitation eût été de la folie. Alors, comme *Zouzou* s'apprêtait à bondir dans ma direction, je braquai le revolver contre lui et pressai la détente. Lourdement, la pauvre bête s'affissa, sans une plainte... Je venais de tuer mon meilleur ami...

M.-E. T.

LES BONS COINS

D'abord, le *coin de l'économie*: Pour blanchir ses chapeaux de paille, jeter deux verres d'eau très chaude sur dix centimes de sel d'oseille; aussitôt dissout, frotter le chapeau avec une éponge ou un linge, et laisser sécher.

Puis le *coin du gourmet*: Pour faire une *omelette aux pointes d'asperges*, voici: Après avoir fait blanchir les asperges, les couper en petits morceaux et les passer, dans un roux blanc avec du sel, du poivre et des fines herbes hachées. Lorsqu'elles sont cuites, ajouter un peu de lait, puis verser dans les œufs battus tout prêts pour l'omelette, qui se fait ensuite comme à l'ordinaria.

Le *coin de la coquette*: Voici, à son intention, un *procédé pour conserver la blancheur des mains*. Faire dissoudre 100 gr. de savon en poudre dans 200 gr. d'huile d'amande, ajouter 200 gr. d'eau de Cologne et enduire de cette composition l'intérieur d'une paire de gants que l'on met au moment de se coucher.

Enfin le *coin de la ménagère*: Si l'on veut garder intacts, tout l'hiver, ses vêtements d'hiver et tout objet susceptible d'être attaqué par les vers, commencer par les brosser soigneusement; les plier en ayant soin de jeter dans tous les plis des pincées de poudre de pyrèthre. Enfermer le vêtement ou l'objet dans une serviette ou toile sur laquelle on aura jeté également, dans tous les sens, des pincées de poudre de pyrèthre.

Ce moyen est excellent également pour les fourrures, manteaux, manchons, boas, etc. Peigner bien la fourrure, puis jeter de la poudre à des places très rapprochées.

Pour les meubles recouverts d'étoffe, faire de même. Commencer par les battre, par les brosser, puis épargner la poudre surtout dans les endroits capitonnés dans les coins, autour des ganses, des boutons.

La poudre de pyrèthre a l'avantage d'empêcher l'élosion des œufs de vers, — ce que ne font pas de camphre ni le poivre.

Dans la livraison de mai de la *Bibliothèque universelle* M. F. Baldensperger retrace les aventures du chevalier de La Tocnaye, qui, au temps de la Révolution, profita de ses années d'exil pour visiter l'Angleterre, le Danemark et la Scandinavie; — M. Maurice Milloud, dans la *Pensée rationnelle*, donne une suite à son bel article sur la *Pensée mythique*; — M. Virgile Rossel nous présente Henri Leuthold, le Musset de la Suisse allemande; — la nouvelle et le roman de MM. C.-F. Ramuz et F. Chavannes sont, chacun en son genre, d'excellentes études de caractères; — M. Masson consacre quelques pages à l'abbé Du Bos, « un initiateur de la pensée moderne »; — les chroniques, enfin (parisienne, italienne, américaine, suisse allemande, scientifique), offrent maints renseignements et idées intéressantes.

PRÉCEPTES MEXICAINS

Au moment où le Mexique, en proie à la guerre civile, voit se commettre nombre d'atrocités, il nous a paru piquant de reproduire quelques passages des *Instructions d'un Mexicain à son fils*, publiées au XVIII^e siècle et dont d'autres que les jeunes Mexicains pourront faire leur profit:

Mon fils, toi qui du sein de ta mère es venu au jour comme un poulet sort de l'œuf, et qui à son exemple es sur le point de t'envoler dans le monde, nous ne savons pas combien de temps le ciel nous fera jouir de ce précieux joyau que nous possédons en toi...

Mon fils, ne tourne point en dérision ni les vieillards, ni les infirmes.

Ne sois pas muet envers le pauvre et l'affligé.

Ne dédaigne pas celui que tu vois tomber dans quelque folie ou dans quelque crime, et ne lui fais pas de reproches; mais réprime tes propres passions, et prends garde de tomber dans la même erreur qui te blesse chez autrui.

Si tu entends quelqu'un s'énoncer librement, et que ce ne soit pas ton affaire de le reprendre, garde le silence.

Ne vas pas où tu n'es point invité, et ne te mêle point de ce qui ne te concerne pas.

Lorsque quelqu'un s'entretenir avec toi, écoute-le attentivement et conserve une attitude aisée, sans jouer avec tes pieds, sans porter ton manteau à ta bouche, sans cracher trop souvent, sans regarder autour de toi, sans te lever trop souvent, si tu es assis.

Lorsque tu es à table, ne mange pas avec voracité, et si quelque chose te déplaît, ne témoigne point de déplaisir.

Si quelqu'un vient dîner avec toi sans être attendu, partage avec lui ce que tu as.

Lorsque tu donnes à manger à quelqu'un, ne le garde pas fixement.

Ne cherche point à ébruiter les nouvelles; ne sème point la discorde,

Lorsque tu porteras un message, si celui à qui tu l'auras porté entre en colère, et parle avec mépris de ceux qui t'envoient, ne te hâte point de les instruire; mais efforce-toi de calmer cet homme, et dissimule de ton mieux ce que tu auras entendu, de peur d'engendrer des querelles et de fournir prétexte à la calomnie, choses dont tu te repentiras par la suite.

Ne t'arrête pas dans la place du marché plus longtemps qu'il ne faut, car, dans ces sortes de lieux on court le danger de contracter des vices.

Le pourquoi. — Au moment où il s'apprête à sortir, monsieur s'aperçoit qu'il pleut à verse.

— Donne-moi mon parapluie neuf, dit-il à sa femme.

— Ton parapluie neuf? Mais je l'ai prêté au docteur hier.

— Eh bien, tu as fait là un joli coup! Quel dommage! Un parapluie superbe! Et que j'avais depuis quinze jours à peine! Jamais je ne le reverrai!

— Comment, jamais? Tu ne penses pas que le docteur s'abaisserait jusqu'à s'approprier ton parapluie!

— Je te dis que je ne le reverrai jamais!

— Mais enfin, pourquoi?

— Parce que c'est celui que je lui ai emprunté il y a quinze jours!

SAINTS DE MALHEUR

C'EST aujourd'hui saint Péregrin. Il est le dernier des trois saints de malheur, qu'on n'a que trop justement baptisés les *saints de glace* et qui sont la terreur de l'agriculteur et surtout du vigneron. Lorsqu'ils ont passé au chapélet du calendrier, on respire plus librement, encore que tout risque ne soit pas conjuré. Si le gel n'est plus ou presque plus à craindre, il y a encore la grêle.

Ces « saints de malheur » ont inspiré les vers suivants à un ami du *Journal d'Aubonne*:

Avril à mai céde la place :

Tout vit!... Mais mon esprit chagrin
Ne peut songer qu'aux Saints de glace:
Péregrin, Mammert et Pancrace,
Destructeurs du fruit et du grain..:
Mammert, Pancrace et Péregrin.

Sous la forêt, tous les dimanches,
Pour cueillir les premiers muguet,
Les enfants s'en vont aux aguets...
Mais, au bois, les seules fleurs blanches
Sont les flocons tombant des branches:
Ils sont de neige, les muguet!

Quand, enfin, les fleurs sont écloses,
— Fleurs de pêchers et de pommiers
Dont les vergers sont blancs et roses —
Voici venir les Saints morosés,
De grêle et de vent coutumiers:
Ils sont déleuris, les pommiers!

Avril à mai céde la place,
Tout vit!... Mais mon esprit chagrin
Veut dénoncer les Saints de glace :
Péregrin, Mammert et Pancrace,
Destructeurs du fruit et du grain :
Mammert, Pancrace et Péregrin.

— Le dernier numéro de la *Patrie suisse* est consacré en bonne partie à l'Exposition nationale, dont l'inauguration est imminente, à la nouvelle Université de Zurich et au Centenaire genevois.

La femme et le procès.

La femme et le procès sont deux choses semblables: L'une parle toujours, l'autre n'est sans propos; L'une aime à tracasser, l'autre hait le repos; Tous deux sont déguisés, tous deux impitoyables. Tous deux par beaux présents se rendent favorables; Tous deux les suppliants rongent jusqu'à l'os; L'une est un profond gouffre et l'autre est un cahos Où s'embrouille l'esprit des hommes misérables. Tous deux sans rien donner prennent à pleines

[mains];

Tous deux en peu de temps ruinent les humains; L'une attise le feu, l'autre allume les flammes. L'une aime le débat et l'autre les discords, Si Dieu doncques voulait faire de beaux accords, Il faudrait qu'aux procès il mariât les femmes.

PASSERAT (1534-1602).

Le bon fils. — Monsieur, madame et leur fils Frédi (9 ans) sont en promenade par une journée d'été chaude et poussiéreuse.

Altérés, ils entrent dans une brasserie et monsieur, appelant le garçon :

— Garçon, servez-nous deux « chopes », s'il vous plaît.

— Dis, papa, fait Frédi, pourquoi que tu n'en demandes pas aussi une pour m'man?

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine de clôture :

Dimanche 17, *Mignon*; Mardi 19, *Mireille*; mercredi 20, *Werther*; vendredi 22, *Carmen*; samedi 23, *Mireille*; dimanche 24, *Carmen*; lundi 25, *Thaïs*; mardi 26, *La Traviata*.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie